

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Le Rhin monumental et pittoresque

Francfort à Constance

Stroobant, François

Bruxelles, 1860

Francfort

[urn:nbn:de:bsz:31-54380](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-54380)

FRANCFORT.

Quand on considère sur une carte d'Europe ce cours d'eau gigantesque qui s'appelle le Rhin et qui, du sud au nord, sur un espace de deux cent cinquante lieues, creuse le profond sillon de la civilisation germanique, on comprend, sans être un érudit, le rôle immense que ce fleuve a rempli dans l'histoire de l'Occident. Les rivières, ces routes naturelles tracées par la main du Créateur, ont été de tout temps les grands chemins de l'humanité. Dans l'enfance des peuples elles ont exercé la mission fécondante qu'exercent aujourd'hui les voies ferrées, et, par leurs milliers de vaisseaux et d'artères, la sève du progrès s'est répandue aux extrêmes limites des continents. Nous appellerions volontiers les fleuves la fidèle image des sociétés. Ils sortent des gorges sauvages des montagnes, c'est-à-dire de la barbarie, pour aller se perdre, après un long voyage, dans l'Océan, c'est-à-dire dans l'inconnu. Plus la course est longue et plus le chemin est peuplé d'événements, de catastrophes, de souvenirs et de grands spectacles.

Chacun sait combien le voisinage de la mer a d'influence sur la civilisation. C'est à l'étendue de leurs côtes que jadis l'Italie et la Grèce, aujourd'hui l'Angleterre, ont dû cette immense prospérité matérielle qui entraîne après elle l'éclat des arts, de l'industrie et des lettres. Grâce à ses fleuves qui la mettent en communication constante avec l'Océan, l'Amérique du nord a relégué dans l'ombre l'Asie, qu'on appelait le berceau du genre humain, et grâce à ses côtes qui mesurent sept mille lieues, l'Europe a de tout temps primé l'Afrique, bien qu'elle n'ait que le quart de son étendue.

Dans ce grand travail humanitaire, le Rhin figure au premier rang. C'est un arbre colossal, aux branches touffues et chargées de fruits superbes. Du St. Gothard au Zuyderzée, il reçoit sur ses deux rives vingt affluents, parmi lesquels des cours d'eau de premier ordre, tels que l'Aar, le Neckar, le Mein et la Moselle. Lui-même arrose plus de cent villes et côtoie vingt peuples divers. L'ambition des monarques a voulu bien des fois qu'il devint une frontière, mais la Providence en a fait un trait d'union. La Suisse, l'Allemagne, la France, la Hollande se font gloire de le posséder, mais il les possède toutes et leur imprime, sans qu'elles le veuillent, son cachet particulier. Le Rhin, sur quelque point qu'on le saisisse, à Constance, à Strasbourg, à Emmerich, est un fleuve

allemand, il parle la langue des vieux Germains ; il roule leurs mœurs avec ses ondes. Auguste, Louis XIV, Napoléon l'ont conquis et ne l'ont pas transformé.

Aussi, en parcourant ses rives, nous verrons changer les aspects, mais nous trouverons toujours et partout la même race, le même esprit; à l'accent près, la même langue. Chaque nouvel affluent apporte à notre fleuve, de l'est à l'ouest, du nord ou du midi, une nouvelle force pour l'idée qu'il représente. Il se relie au Rhône, au Danube, à la Marne, mais par des voies artificielles. Dieu lui a tracé sa route; il la suit imperturbable, sans dévier, sans douter un instant. Les hommes subissent son caractère impérieux et n'y peuvent rien changer.

Si donc, en remontant le Rhin, nous nous écartons parfois de ses bords, en réalité nous ne le quitterons pas. Le long du Mein et du Neckar, nous retrouverons le même esprit, les mêmes traditions, la même poésie, la même histoire.

D'ailleurs si le Rhin est la grande artère verticale de l'Allemagne, le Mein, coulant de l'est à l'ouest, joue lui aussi son rôle politique, en traçant la limite des États du nord et du midi de la Confédération. Les forêts de la Thuringe et de la Franconie lui envoient des affluents dont chacun murmure quelque légende des anciennes forêts teutoniques, ses bords offrent des perspectives charmantes, et l'on trouverait avec peine un plus délicieux coup d'œil que celui du paysage au sein duquel le Mein décrit ses méandres, sous les murs de Wurzburg, en Bavière.

Quand on arrive à Francfort après avoir remonté le Rhin depuis Cologne et salué le dôme de Mayence, on croit avoir abandonné la région des souvenirs pour entrer de plain pied dans le domaine de la fantaisie moderne. Francfort est aujourd'hui une ville de luxe et de plaisirs. Ses grandes rues marchandes, ses enfilades de somptueux hôtels et de magasins splendides, ses places publiques ornées de statues monumentales, ses boulevards plantés avec goût, rappellent au voyageur les parties les plus élégantes de Paris, de Londres et de Bruxelles. Après une course à travers la Suisse ou la Forêt-Noire, on vient se reposer avec délices dans cette aimable résidence où s'étalent tous les charmes des villes de cour. Mais il suffit de quitter un moment les nouveaux quartiers de Francfort pour se retrouver en plein dans ce passé poétique, dont les annales rempliraient des bibliothèques. Sous l'œil étonné du touriste, la ville libre et bourgeoise fait place à l'antique cité impériale. Au coin de chaque rue surgissent, comme dans Aix-la-Chapelle, les ombres imposantes de Charlemagne et de Charles-Quint. Ici les débris de l'ancien palais des Carlovingiens; là-bas le balcon d'où les électeurs du Saint-Empire jetaient à la foule le nom du nouveau César; puis l'église encore inachevée dans laquelle les élus recevaient le diadème. Francfort a d'ailleurs des gloires de tout genre. Elle a servi de séjour aux premiers empereurs; elle est le berceau de Goethe et des Rothschild; elle est le siège de la Diète germanique et renferma dans ses murs le

Parlement trop célèbre qui voulut reconstituer l'Allemagne d'autrefois. Aussi le bourgeois de Francfort porte son droit de cité avec l'orgueil du citoyen de l'ancienne Rome. Son sénat qui délibère au ROEMER vaut bien pour lui le conseil fameux des électeurs de l'empire; et d'ailleurs les princes de la finance, tenant leur cour dans le palais qu'ils ont dédié au commerce, dictent encore tous les jours des lois à une bonne partie de l'Occident.

Le Roemer de Francfort est bien connu. C'est un édifice, sans grande apparence, à façade plate, percée de fenêtres irrégulières. Dans les galeries inférieures qui servent encore de magasins en temps de foire, il n'y a rien de remarquable, si ce n'est un gros Suisse, revêtu d'un splendide uniforme, qui montre à l'étranger le chemin du premier étage. Là, sur un palier, d'une simplicité toute primitive, dépourvu de ces ornements que chérissait la pensée mystique du moyen âge, s'ouvre la salle des Empereurs, une halle oblongue, qui fait l'effet d'un musée. Dans quarante-cinq niches s'élèvent les portraits des quarante-cinq empereurs d'Allemagne : depuis Conrad, le premier César de la dynastie franconienne, jusqu'à François II, le dernier César de la dynastie de Lorraine. Bizarre coïncidence ! Il y a quatre siècles, le hasard fit construire à l'architecte autant de piédestaux que le sort devait créer d'empereurs. A peine le dernier eut-il reçu son héros que l'empire s'écroula.

Au-dessous de ces portraits historiques sont rangés les anciens fauteuils des électeurs de l'Empire, de grands sièges vermoulus, qui n'inspirent qu'un médiocre respect. La salle même où s'assemblaient les électeurs et qui s'ouvre sur la précédente, n'est guères plus imposante. Il faut croire que les princes qui, jadis, en vertu de la constitution de l'Empire, avaient le pouvoir de nommer le monarque, ne songeaient à briller que pour la foule. Entre eux leurs coutumes étaient simples et leur salle annonce moins d'apparat que les somptueux salons dans lesquels se réunissent les congrès modernes. C'est pourtant au fond de ce sanctuaire que tant de fois un veto trancha les destinées du monde; c'est ici que le 28 juin 1519, à 11 heures, Charles d'Autriche et de Bourgogne ayant été, d'une voix unanime, élu roi des Romains, tandis que 25,000 hommes de ses troupes entouraient Francfort, le conseiller de l'électeur de Saxe dit à son maître : « Il est bon que les corbeaux aient un vautour ! »

Dans ce même édifice on montre à l'étranger une copie de la Bulle d'or, en vertu de laquelle sept électeurs, dont trois prélats, les archevêques de Mayence, Cologne et Trèves, et quatre laïques, le roi de Bohême, le comte Palatin du Rhin, le duc de Saxe et le margrave de Brandebourg nommaient le chef de l'Allemagne. Élu à Francfort, le roi des Romains allait se faire sacrer dans Aix-la-Chapelle par l'archevêque de Cologne et tenir sa première diète à Nuremberg. Il ne partait cependant qu'après avoir juré d'observer les capitulaires et s'être fait présenter au peuple dans l'église, tandis que

sur la place de Roemer on dépeçait des bœufs entiers, on versait à grands flots le vin et l'hydromel, on jetait à la foule de l'or et de l'argent par poignées.

Francfort a, dit-on, possédé Charlemagne. On prétend même que le grand Karl ayant été battu par les Saxons, un jour que sa fortune lui fut infidèle, s'arrêta sur les bords du Mein. Les eaux étaient si profondes que son armée n'osa point les traverser. Alors une biche, sortie des forêts voisines, indiqua à l'armée franque un gué qui lui permit de gagner l'autre rive. De là serait venu le nom de FRANK-FURT, LE GUÉ DES FRANCS. Le passage existe encore, et sur le bord de la rivière, perdu dans un fouillis de constructions sans aucun style, on retrouve les débris de l'ancienne résidence carlovingienne, appelée le Saalhof. C'est dans ce burg que, selon la tradition, Charlemagne apprit la mort de sa femme Festrade, dont la tombe est à Mayence; c'est là que vécut et mourut peut-être Louis le Débonnaire; c'est là enfin que résidèrent tour à tour les empereurs de la maison de Saxe, de Franconie et de Hohenstauffen.

Tout au milieu de la partie la plus populeuse et la plus pittoresque de Francfort se dresse la tour inachevée de sa collégiale. On dirait un vieux tronc d'arbre qui surgit au milieu des broussailles, tant les maisons ont poussé drues et serrées autour de ce vénérable édifice. A peine découvre-t-on quelque part une façade, et quand on entend le bruit qui sort des échoppes qui entourent l'église comme une ceinture, quand on voit le sommet de la tour, couvert de la mousse qui s'attache aux ruines, on est tenté de croire que ce monument du quinzième siècle ne sert plus au culte, qu'on en a fait un magasin et que dans cette ville de négoce les comptoirs ont dû étouffer le temple comme les affaires étouffent les croyances. Pourtant à l'intérieur l'église est assez bien conservée. Quelques beaux tableaux de Rubens, de Van Dyck, d'Albert Durer, en relèvent la nudité primitive; mais à côté des splendides cathédrales que nous avons rencontrées sur le Rhin, à côté de celles que nous rencontrerons encore, la collégiale de Francfort occupe un rang modeste, au-dessus duquel nous ne tenterons pas de l'élever.

N'oublions pas d'ailleurs que Francfort est aujourd'hui le début du voyage. Au retour, après Spire, Worms, Fribourg, nous pourrions parler de déception. Au départ, nous devons saluer au contraire avec joie le premier pas dans le chemin des merveilleuses beautés que nous avons à décrire.

La ville de Francfort possède du reste un joyau qui rachète ses légères atteintes à la poésie germanique. Elle est la patrie de Goethe et s'en prévaut avec orgueil. Le monument de ce grand homme, dû au ciseau de Schwanthaler, s'élève entre ses deux haies de tilleuls comme un symbole. Ici le Roemer, là-bas la statue de l'auteur du Faust. Ici toute l'histoire de l'Allemagne et là tout son génie. Que pouvons-nous trouver de plus frappant au début de ce voyage qui doit nous mener au berceau même de ce fleuve, que l'on appelle le père de la civilisation germanique!

